

Alfred Adler (1926)

Les enfants difficiles

Traduction du Dr. H Scahffer, 1957

Ouvrage épuisé.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alfred Adler (1926)

“Les enfants difficiles” (1926)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d’Alfred Adler et d’Ernst Jahn, Religion et psychologie individuelle comparée suivi de La névrose obsessionnelle, Complément à l’étude de la névrose obsessionnelle et Les enfants difficiles, pp. 159 à 172 : “Les enfants difficiles” (1926). Préface et traduction du Dr. H. Schaffer, 1957. Paris : Éditions Payot, 1958, Bibliothèque scientifique, 174 pages.

OUVRAGE ÉPUISE.

En produisant une édition numérique de cet ouvrage, nous voulons protéger cet héritage intellectuel et contribuer à le diffuser à toute la francophonie.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 24 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Préface du traducteur](#), le Dr H. Schaffer (1957)

Alfred Adler, "[Les enfants difficiles](#)" (1926)

Alfred ADLER et Ernst JAHN

Religion
et psychologie individuelle comparée

suivi de

La névrose obsessionnelle
Complément à l'étude de la névrose obsessionnelle

et

Les enfants difficiles

Préface et traduction du Dr H. Schaffer

Payot. Paris, *Bibliothèque scientifique*

Préface et traduction du Dr H. Schaffer

Payot, Paris, 1958

[Retour à la table des matières](#)

Préface du traducteur

Dr. H. Schaffer

[Retour à la table des matières](#)

La médecine du XIXe siècle, uniquement préoccupée par la lésion anatomique et le trouble fonctionnel, ignorait l'âme et, de ce fait, abandonnait en grande partie à la religion le domaine psychique. Avec les découvertes de Freud et d'Adler, la naissance de la psychologie profonde créa, dès le début de XXe siècle, une nouvelle conception des choses. L'intégration dans les recherches de la psychopathologie d'une fonction psychique, de ses lois et de ses perturbations posait le croyant avec son orientation métaphysique, religieuse et le médecin de formation scientifique en face d'un problème dont les multiples aspects n'échappaient ni au psychothérapeute, ni au directeur de conscience. Une délimitation très précise de leur champ d'action était devenue nécessaire sur le plan pratique, une définition de leur optique s'avérait indispensable au point de vue théorique. Mais alors que Freud se refusait à toute explication avec la religion, la considérant comme une « illusion névrotique », Adler s'efforce de définir son propre point de vue, essentiellement scientifique comme on le verra, en reconnaissant une immense valeur à la notion de Dieu en tant qu'expression du but idéal le plus élevé proposé à la perfection

humaine. Dans la mesure où cet idéal se place au service de la notion sociale, se conformant à la définition d'une religion « dynamique » dans le sens bergsonian, elle représente pour Adler la concrétisation intuitive d'une nécessité inhérente à la vie psychique humaine - direction vers l'élévation, aspiration à la perfection - dont la psychologie individuelle comparée a défini les données scientifiques. Mais entre la foi d'une part et le savoir d'autre part la différence n'est pas seulement de qualité, ces notions se plaçant sur deux plans différents, dans deux catégories différentes de la pensée. Il s'agissait alors de préciser les positions, de fixer les points de contact, de mentionner les divergences.

L'édition originale de ce travail parut en 1933.

Dans la première partie, le théologien de formation luthérienne, le pasteur Jahn, expose le point de vue de l'Église. À l'aide de citations empruntées aux Écritures Saintes, Jahn démontre la valeur universelle et éternelle de certaines vérités psychologiques et humaines.

Extraites de leur contexte, ces citations perdent toutefois beaucoup de leur valeur. En voici, une, par exemple, tirée (page 35) de l'épître aux Romains (VII, 16-24) : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort ? » Il eût été souhaitable, semble-t-il, de reprendre en entier, comme nous le faisons, le passage où saint Paul exprime l'antinomie entre les besoins du corps et les aspirations de l'âme : « Or, si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui accomplis l'action, mais le péché qui habite en moi. Je découvre donc cette loi. Quand je veux faire le bien, c'est le mal qui se présente à moi. Car je me complais dans la loi de Dieu au point de vue de l'homme intérieur. Mais j'aperçois une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort ? »

Afin de permettre au lecteur de se reporter aux textes originaux, nous avons ajouté à ces citations les références bibliographiques respectives.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, le Pr Adler, fondateur de la psychologie individuelle comparée, se fait le défenseur d'une conception scientifique, basée sur des vues psychosociales, où l'idéal social représente la mesure de toute manifestation psychique. Car Adler considère le sentiment social comme la condition essentielle de toute activité humaine de valeur. L'amour pour nos semblables devient ainsi une nécessité bio psychologique.

Le choix entre la notion de Dieu, invention la plus noble de l'esprit humain d'une part, et la notion sociale, cadeau le plus précieux de Dieu aux hommes, d'autre part, est l'enjeu, de la présente polémique.

Vis-à-vis de la psychothérapie, l'attitude du croyant, à l'heure actuelle, n'est pas très nettement définie : refus complet, considérant la psychothérapie comme un péché, réserve prudente ou bienveillante, alternent avec des tentatives de mettre la psychothérapie au service de la religion. Inversement, on peut constater chez certains thérapeutes la tendance à se servir de la religion comme moyen thérapeutique. Un très grand psychothérapeute n'a-t-il pas proposé à ses malades d'accommoder à leur personnalité névrosée la religion

qui leur convient le mieux. Or, il ne faut pas oublier que si le directeur de conscience, s'adressant à la vie consciente du sujet, s'efforce de rapprocher l'homme de Dieu afin de sauver son âme et lui garantir son salut, le psychothérapeute, s'adressant aux éléments inconscients et incompris de son malade, dans le but de résoudre ses conflits, recherche en premier lieu sa guérison.

Dans ses relations interhumaines et dans un but de déceler les manifestations névrosées d'un formalisme religieux rigide, le directeur de conscience saura profiter de l'enseignement que lui offre la psychologie profonde.

Le psychothérapeute, par contre, doit savoir qu'il ne remplace pas la religion et qu'il ne peut accorder le pardon au pécheur. Il doit respecter la foi du malade et être conscient de ce que, bien souvent, l'homme trouve dans la religion un guide, des règles de conduite et une sécurité dont il saura tirer le plus grand profit.

Voici, précisés, certains des innombrables problèmes que suscite la confrontation de la religion avec la psychothérapie. Le lecteur ne manquera pas d'en évoquer d'autres. Il n'est pas dans l'intention des auteurs, comme il est dit dans l'épilogue, de résoudre ces problèmes, mais plutôt de les poser.

Les études qui suivent sont de nature médicale et psychopédagogique. Dans deux articles, « **La Névrose Obsessionnelle** » et « **Complément à l'étude de la Névrose Obsessionnelle** », parus respectivement en 1931 et 1936 dans la Revue Internationale de Psychologie Adlerienne, l'auteur, fidèle à sa conception d'un style de vie, schéma réactionnel façonné dans les premières années de l'existence de l'être humain, définit les caractéristiques de la personnalité de l'obsédé et les circonstances donnant lieu à l'apparition du symptôme morbide. Adler s'était déjà attaqué à ce problème dans le chapitre 15 de son ouvrage **Pratique et Théorie de la Psychologie Individuelle Comparée**¹. En face de certains problèmes de la vie qu'elles estiment insurmontables, ces personnalités névrotiques réagissent d'une façon impérative par les innombrables modalités de la maladie obsessionnelle, dont il s'agit pour le thérapeute de saisir, dans leur absurdité, le sens caché. Crainte d'être rabaissées, attitude hésitante en face de la solution des problèmes sociaux, activités stériles sur un « champ de bataille » secondaire et socialement inutile, caractérisent ces personnalités. L'auteur nous fournit une série de subtiles analyses psychologiques traitant des différentes modalités de l'obsession : idée de tuer, de sauter par la fenêtre, besoin de se laver d'une façon incessante, scrupules, interrogations sans fin, etc.

La contrainte n'est pas imposée au malade par l'idée et encore moins par sa constitution, mais par les exigences de notre vie sociale. Le mécanisme de l'apparition d'une obsession ne peut être saisi qu'à l'aide de cette optique psychosociale et finaliste.

La guérison du névrosé s'obtient en le libérant de sa fausse causalité subjective, construite par lui-même, et en l'adaptant à la vie sociale réelle.

¹ Traduction française en préparation.

Les vues d'Alfred Adler sur le développement psychique de l'enfant, le façonnage de sa personnalité dans les premières années de sa vie grâce aux facteurs du milieu environnant et à la réalisation de ses possibilités organiques, mais en fonction d'une utilisation active de certains d'entre eux (formation du style de vie), le rôle de la mère en tant que premier partenaire dans le développement du sentiment social du tout petit, sont, à l'heure actuelle, universellement admises. L'aspect caractériologique de l'enfant gâté, passif - candidat éventuel à la névrose - de celui haï, détesté, mais actif, dont l'évolution risque de prendre le chemin de la délinquance - font, à notre époque, partie intégrante de la pensée collective. Peut-être est-il indiqué, au point de vue historique, de rappeler l'originalité de « l'étude sur les enfants difficiles » parue en 1926 et de faire connaître les textes qui ont donné lieu à une immense littérature psycho-pédagogique, dont l'importance grandit sans cesse. Le rôle de la mère, la fonction sociale du père, les erreurs d'une éducation mal comprise ou mal réalisée et leurs conséquences immédiates (énurésie, frayeurs nocturnes, manque d'initiative et de spontanéité chez l'enfant) ou lointaines (névrose, psychonévrose, délinquance, troubles psychosomatiques) sont ici clairement définis.

Les préoccupations et les conclusions de récents congrès de psychopédagogie, recommandant la bienveillance vis-à-vis de l'enfant difficile, le renoncement à toute intervention immédiate (punitif ou correctif) en face de tout défaut d'enfant, l'étude de sa personnalité, de sa compréhension en somme, en vue de son redressement, nous les trouvons judicieusement exposées dans ce travail, qui, publié en 1926, se place au premier rang de l'actualité psychopédagogique.

Dr H. SCHAFFER.

“Les enfants difficiles”

(1926)

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'on constate un défaut chez un enfant, il faut s'arrêter un instant et méditer sur la nature et la cause de ce défaut. Quel en est le motif ? A quoi est-il dû ? Quels sont les facteurs qui ont pu détourner les enfants de l'activité utile pour les inciter à des agissements nuisibles. Saisissant ces facteurs, nous nous efforcerons de les écarter. Pour que cette tâche soit réalisable il nous faut nous placer dans un bon rapport affectif avec l'enfant, gagner sa confiance, afin qu'il se confie à nous, qu'il nous ouvre son âme et que nous puissions le comprendre dans sa structure intime. Dans ces conditions seulement notre entreprise se montrera efficace.

Je considère comme absolument impossible que quelqu'un arrive à pareil résultat s'il engage une lutte avec l'enfant. Dans une situation difficile l'enfant présentera toujours des défauts. Il faut renoncer à tout système punitif et abandonner la conception exigeant une punition immédiate de l'enfant menteur ou voleur. Les parents d'enfants difficiles disent souvent : nous avons essayé la bonté, c'était sans succès. Nous avons essayé la sévérité, c'était également inutile. Que devons-nous faire ? Il ne faut pas s'imaginer que je

considère la bonté comme un moyen thérapeutique passe-partout ; mais elle est nécessaire pour gagner l'enfant à notre action éducative visant une transformation totale de sa personnalité. Car les défauts infantiles qui nous frappent et constituent le point de départ de notre intervention ne représentent que la surface du problème. Il ne sert à rien de punir un enfant qui ment ; la punition le rendra plus méfiant. Il deviendra plus prudent et plus peureux. Il se dissimulera davantage, cachera mieux son jeu et poursuivra la recherche de son succès par la ruse et d'autres activités inutiles.

Ceci nous amène à parler de la vie psychique de l'enfant. Dès les premiers jours de la vie infantine apparaît un sentiment de tendresse. L'enfant commence à s'intéresser à son entourage. C'est avant tout la mère, première personne qu'il rencontre, qui éveillera son intérêt. Ceci est un processus capital car il signifie la fin de l'isolement de l'enfant, un éveil et la création d'un monde où d'autres êtres humains commencent à jouer leur rôle. L'enfant apprend à se lier aux autres. Le rôle de la mère ne se borne donc pas à donner naissance à l'enfant, elle doit devenir son partenaire, son compagnon sur lequel l'enfant peut compter et dans lequel il peut avoir confiance, qui lui est utile et qui l'aide. Dans ces conditions et grâce à ses relations avec la mère le sentiment social du tout petit se développera. L'enfant ne reste plus isolé, il s'établit un rapport social entre l'enfant et la mère.

Nous entrevoyons dès à présent où commence le développement de l'enfant et où peuvent apparaître les premières erreurs. Cette première cellule sociale n'est que le point de départ et la préparation pour d'autres cellules, la famille et le monde environnant. C'est le début de l'être social.

L'homme n'est pas seul dans ce monde, il n'est pas une unité isolée ; grâce à la fonction maternelle il trouve la voie qui le conduit à ses semblables et lui permet de se mettre en communication avec la société. C'est dans ce sens que doivent se développer et se construire ses formules vitales.

Ce contact peut échouer si la mère est absente ou si l'enfant est confié à des parents nourriciers qui se soucient peu de la fonction maternelle, ou encore si l'enfant passe de famille en famille où personne ne lui manifeste de la chaleur. Dans ces conditions l'enfant cherche une formule vitale où il reste seul, isolé, croyant constamment que les autres sont ses ennemis. Nous pouvons deviner les traits caractériels de pareil enfant. Toujours maltraité, persécuté, conduit durement, pareil enfant grandira comme en pays ennemi. Si parmi ces modalités, je cite le cas extrême, il est souvent possible de rencontrer des enfants ou des adultes, présentant certains de ces traits caractériels qui nous permettent de conclure à une insuffisante prise de contact du sujet avec le monde social.

Cette constatation est lourde de conséquences. Pareil enfant se trouvera toujours isolé, ne se rapprochera pas des autres, ne se liera pas à eux ; il se montrera insuffisant dans toutes ces fonctions qui exigent un sentiment social fortement développé. Peut-on prétendre que ces facteurs soient négligeables ? Ces facteurs nous semblent être parmi les plus importants dont peut disposer l'être humain. Car ces enfants ne sauront se faire des amis. Ils seront dépourvus de toutes ces vertus telles que fidélité, esprit de sacrifice et d'entraide, égards envers les faiblesses des autres. Tous ceux qui s'occupent d'éducation

sont frappés par le grand nombre d'enfants présentant pareils défauts, traduisant ainsi l'entrave qu'a subi le développement de leur sentiment social. Ils connaissent ces enfants sans égards envers leurs camarades, leurs parents, leurs maîtres, ne pouvant jamais s'entendre avec les autres, se querellant constamment et se montrant grossiers. Un examen approfondi révèle l'absence de la mère, soit qu'elle ait été vraiment absente, soit qu'elle n'ait pas su ou pu, pour différentes raisons, accomplir ses devoirs et ses obligations maternelles naturelles.

Il ne faut pas, d'autre part, toujours rendre la mère responsable de cet état de choses. Bien souvent elle a fait ce qu'elle a pu, mais trop accaparée par le travail, ou empêchée par le destin, malade, elle n'a pas pu remplir sa fonction maternelle. Quoi qu'il en soit la mère a complètement détruit les bases de toute éducatibilité de l'enfant.

Si on veut éveiller la haine dans l'univers psychique de l'enfant il suffit de le corriger en public. Comment peut-on se rendre compte par quelle erreur le contact social avec la mère a été interrompu ? Nous avons fait la connaissance d'un grand nombre d'individus, enfants et adultes, dont la vie a été gâchée uniquement par le fait qu'ils n'ont pas pu réaliser un contact satisfaisant avec leur mère et partant avec la société. Le contre-argument invoqué parfois, le grand amour de la mère pour son enfant, ne vaut pas pour nous, car cette mère n'a pas agi dans un sens satisfaisant. On ne peut le lui reprocher, elle ne savait pas agir autrement. C'est dans ces conditions que grandissent les enfants isolés, adoptant une attitude combative, ne sachant s'incorporer à des jeux collectifs, ne pouvant s'entendre avec d'autres en vue d'une action commune. Ces enfants dans des cas favorables arrivent peut-être à vivre une vie isolée, mais succombent par la froideur qu'ils dégagent. Le monde ne les comprend pas, mais ressent leur froideur. Ces enfants sont très mal préparés pour affronter d'autres fonctions importantes, plus compliquées de la vie sociale.

Le développement du langage par exemple présume pareille possibilité de contact entre les êtres humains. Il est né de ce contact intime et mieux encore il constitue ce nouveau lien entre l'individu et ses semblables. Nous trouvons constamment des défauts dans le développement du langage si l'enfant n'arrive pas à se lier aux autres. C'est ici que nous trouvons de nombreux cas de retard du langage ou encore de bégaiement. Bien souvent la mère ne prive pas l'enfant d'affection, mais elle ne sait pas établir ce contact indispensable de l'enfant avec autrui. J'ai souvent vu des enfants qui, du fait de leur bégaiement, ont été opprimés. Il n'est pas possible d'améliorer ces états tant que leur cause n'est pas connue. Nous devons donc nous efforcer d'affermir leur contact. Mais pour le faire il est indispensable de connaître toute la vie, toute l'histoire du cas. Or, celui qui intervient avec sa poigne n'y parviendra pas. Seul celui qui, grâce à sa patience et méditant sur le cas, obtiendra la collaboration de l'enfant aura des chances de réussir. Je me souviens d'un enfant de 9 ans qui en bas âge avait été éloigné de sa mère pour être élevé par une paysanne qui ne le comprenait pas. À l'âge scolaire on constata que le développement de son langage était très insuffisant. Il avait une attitude hostile en face des gens, n'ayant jamais pu trouver la préparation nécessaire pour pouvoir entrer en contact avec les autres. Il n'a jamais eu d'amis, ne s'intéressait à personne. Il fallut l'éloigner de sa mère nourricière et le placer dans une collectivité où il put apprendre à établir des contacts avec ses semblables.

Ce n'est pas seulement le développement du langage qui est menacé par pareilles circonstances néfastes. Il en est de même pour le développement de la compréhension dans le sens d'une fonction demandant à être valable pour tout le monde. Pour que mes pensées soient justes, ou pour que je puisse les considérer comme l'étant, il faut que chaque être raisonnable soit susceptible de formuler des pensées semblables. Mais comment mettre mes idées à l'épreuve si le contact avec les autres manque? Je ne peux le faire si je me trouve en face d'eux comme un ennemi et si je les considère comme m'étant hostiles. Nous trouvons chez ces enfants un développement de l'intelligence inférieur à la moyenne.

Pour un individu qui vit seul le développement de la morale semble une chose superflue. Le solitaire ne saurait que faire de la morale. La morale est un produit du sentiment social, une fonction de la société, une forme vitale des êtres humains qui vivent dans une interréaction permanente. Si nous constatons un manque de sens moral chez l'enfant, nous pouvons à coup sûr dire que son contact avec les autres est troublé. Avant d'avoir rétabli ce défaut il nous est impossible de donner une éducation morale à cet enfant.

Il en est de même pour les sentiments esthétiques, etc. Tout ce qui honore l'être humain se trouve en rapport étroit avec son sentiment social.

Suivons à présent le développement assez curieux, mais tragique, de pareil enfant qui se trouve en « pays ennemi ». Il a de son avenir une opinion des plus mauvaises. Il est opprimé par ses rapports sociaux. Il se croit le plus faible et le plus petit et n'a jamais ressenti ce que signifie l'affection des autres. Il s'ensuit qu'ayant peu d'estime pour lui-même, il aura un très puissant sentiment d'infériorité. On s'en apercevra car cet enfant ne se joindra à aucun groupe et manifestera souvent dans ces circonstances des signes indubitables d'anxiété. Tous les pédagogues savent que ces enfants présentent des tendances à se négliger et sont souvent lâches. On ne peut pas nier cette lâcheté en argumentant que l'enfant fait preuve de courage en grim pant par exemple sur des arbres. Cela ne prouve pas son courage. Le courage se manifeste uniquement sur le côté utile de l'activité humaine.

Lorsque vous examinez un enfant, essayez de vous établir un schéma très simple de sa personnalité. Tracez une verticale, notez à gauche les dynamismes utiles et à droite les dynamismes inutiles de l'enfant. À droite il n'y a ni courage ni vertu, même si apparemment le sujet semble en posséder. Nous ne pouvons, par exemple, considérer l'esprit de bande, ses attitudes chevaleresques, comme étant des manifestations utiles ; toute son orientation se place dans le domaine socialement inutile.

Lorsque les enfants quittent la famille et commencent à fréquenter l'école - qui groupe aujourd'hui tous les enfants et dont le rôle consiste à dépister les défauts infantiles et à les corriger - leur attitude est des plus significatives : ces enfants manifestent une hostilité et une anxiété permanentes craignant toujours d'être désavantagés, essayant toujours de quitter l'école et de rejoindre un endroit qui leur procure une certaine sécurité, cherchant à rompre les contacts humains déjà établis. Ils constituent un mauvais matériel pour l'école. Car aujourd'hui l'école exige un puissant sentiment social et une confiance

suffisante en soi-même. Pareils enfants manquent de confiance en eux-mêmes et en leur avenir, cela se remarque et menace le rendement scolaire. Dès les premiers jours ces enfants se placent parmi les plus mauvais. Très vite les résultats scolaires s'avèrent insuffisants, prouvant que le sujet n'est pas meilleur à l'école qu'à la maison. L'enfant est ainsi renforcé dans son opinion que cette vie est misérable et que seules la ruse et la malice permettent de se soustraire à toute contrariété.

Par tous les moyens ces enfants essayent de quitter l'école. Toute leur conduite le prouve.

Je viens de dire que bien souvent leur capacité et leur développement restent insuffisants. Ce n'est pas de leur faute. Ils n'ont pas appris à classer leurs acquisitions. Ils ne savent pas se concentrer. À présent qu'ils fréquentent l'école on exige d'eux ces facultés et s'ils n'en disposent pas on les punit. C'est comme si on voulait juger une mélodie d'après une seule mesure. Cette mesure ne trouve sa valeur que dans sa connexion avec l'ensemble. Je ne peux comprendre l'erreur de l'enfant que si je connais sa « mélodie ». Il est indispensible de procéder d'une façon appliquée. Il ne faut pas croire qu'on peut éduquer un enfant, un adulte ou une masse en lui imposant des charges. Tous ces défauts ont des racines profondes et se réfèrent au développement de l'enfant.

Dans les cas extrêmes tout le développement de la vie est menacé. À l'école ils sont considérés comme des corps étrangers et ressentent là ce qu'ils ont ressenti auparavant. Le monde ne semble leur avoir réservé qu'hostilité, mauvaise conduite et brutalité. Si quelqu'un maltraite pareil enfant il ne fait que renforcer la mauvaise opinion que l'enfant a déjà du monde et de lui-même, confirmant ainsi son erreur.

Je voudrais étudier le développement de ces enfants uniquement jusqu'au point où ils perdent toute confiance en eux-mêmes et en leur avenir.

C'est le moment où ces enfants passent au stade de la négligence, voire de la délinquance. Il n'est pas possible qu'un enfant garde constamment le sentiment de son incapacité, de son inutilité ; il cherche une issue. À force de céder au côté inutile de la vie ces enfants tombent dans une négligence complète. C'est toujours le même processus et cela se comprend. Je n'ai jamais vu un enfant négligé qui n'aurait pas présenté en même temps un découragement complet et définitif quant à ses succès scolaires. D'où il résulte, pour nous, la nécessité d'organiser l'école de façon à empêcher l'enfant de perdre la confiance en ses possibilités. Ces enfants quittent l'école avec de mauvaises notes, critiqués, découragés, punis, convaincus de leur incapacité ; on leur demande de se comporter d'une façon utile et de devenir des éléments positifs de la société. En les examinant on se rend compte qu'ils sont moins expérimentés et moins sûrs d'eux que la moyenne des enfants. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent devenir et leurs mots sont souvent vides de sens. Ces enfants échouent à chaque examen professionnel. Ils ne persistent dans aucun travail, ont perdu la confiance en eux-mêmes, et sont si mal préparés à tout examen que petit à petit germe en eux l'idée qu'à tout prix et d'une façon quelconque il faut montrer aux autres qu'on n'est tout de même pas absolument incapable.

Ces éternelles remontrances que bien souvent, et bien souvent à tort, on leur a rabâchées : « Tu finiras en prison, tu es un vaurien, tu ne sais rien, tu ne peux rien », tombent sur un terrain fertile. L'enfant lui-même n'a jamais cru qu'il valait quelque chose et qu'il savait quelque chose. Afin de pouvoir survivre et pour échapper à ce sentiment de honte et d'humiliation ils se réfugient dans des actions inutiles. Déjà vis-à-vis de l'école ces enfants traduisent cette tendance à la fuite et se détournent de cette institution toutes les fois qu'ils le peuvent. Ils s'en méfient comme d'un ennemi et toutes les occasions sont bonnes pour manquer l'école. On falsifie les excuses des parents, les notes et bien souvent les parents et les instituteurs se laissent tromper. Si les parents ou l'instituteur prétendent qu'ils ne se laissent pas tromper, l'enfant se dit : Si je suis rusé je saurai tout dissimuler. Il fait l'école buissonnière. À cette occasion il rencontre d'autres enfants qui ont suivi le même chemin et qui le font profiter de leur expérience. Ils savent comment on peut gagner en valeur et montrer quel « costaud » on est. Bien souvent les plus expérimentés restent à l'arrière-plan, incitant les plus jeunes à se montrer. Parfois les novices tombent entre les mains de la police. En prison ils fréquentent d'autres sujets qui leur font part de leurs expériences et qui les incitent à procéder de façon plus rusée. Comme la route du succès social lui semble barrée le jeune reste du côté de l'activité inutile. Tout ce malheur est dû au fait qu'il ne se considérait pas comme faisant partie de la collectivité humaine.

On ne peut efficacement traiter ces enfants qu'en leur rendant possible ce contact avec leurs semblables. On sait à quel point sont heureux les enfants qui ont réalisé une nouvelle expérience sociale ou rencontre quelqu'un qui les comprenant, se montre humain, s'efforce sans cesse de les placer dans la situation qui leur convient en leur facilitant le contact interhumain. Bien souvent, ce contact peut être gêné par des futilités. Il en est ainsi lorsque l'enfant n'est pas placé suffisamment tôt dans un groupe avec d'autres enfants et que, de ce fait, son sens de la collectivité ne se développe pas, ou encore lorsque le responsable de l'éducation est lui-même solitaire ou qu'il ne trouve pas le temps de s'occuper de l'enfant. Dans ces conditions, les facultés de prise de contact chez l'enfant ne s'épanouissent pas. Bien souvent, des événements intimes de la vie journalière et familiale pourraient servir de point de départ pour l'épanouissement de ces facultés. Dans ce sens je considère le moment du repas familial comme très important. Il faut utiliser ces heures communes pour renforcer le contact avec l'enfant. On n'y parvient pas en faisant la moue, en plaçant le martinet à côté de soi, en critiquant l'enfant. Là où c'est possible, je conseille de commencer la journée par un petit déjeuner en commun. Il faut éviter que les membres de la famille le prennent à des moments différents et que l'un soit encore au lit alors que l'autre est déjà prêt pour partir à l'école. D'autres fautes doivent être évitées. Il ne faut pas gâcher aux enfants le plaisir du repas collectif en parlant de problèmes qui ne les intéressent pas, l'enfant ayant alors hâte de quitter la table. Il faut également s'abstenir de lire le journal, donnant ainsi à l'enfant l'impression que sa présence est inutile et gênante. Il reste nécessaire, bien entendu, de cultiver ce contact avec les enfants également en dehors des repas, jusqu'à ce qu'ils apprennent à se lier à d'autres. Voici pourquoi il me semble extrêmement important, dès l'âge de trois ans, d'incorporer tout enfant à une collectivité.

Parfois la mère établit un contact si étroit entre elle-même et l'enfant que ce dernier n'arrive plus à se lier à d'autres. C'est là une grosse erreur, une

relation mère-enfant s'établissant qui exclut toute autre intervention. Il s'agit dans ce cas d'enfants gâtés. Du fait de sa supériorité la mère constitue une aide considérable pour l'enfant, constamment sollicitée par lui, toujours prête à le secourir, à le stimuler. Elle est à sa disposition, le préserve de tous les dangers, le surveille anxieusement et ne permet pas à l'enfant d'épanouir ses propres possibilités et de développer ses propres dynamismes. La mère faisant tout pour l'enfant, ce dernier ne prend aucune initiative. Nous retrouvons dans cette seconde catégorie d'enfants les mêmes difficultés que celles citées dans la première. Ils se trouvent éliminés de toute collectivité. Ils n'ont réalisé que la mère, qui a empêché chez eux toute expérience concernant les autres êtres humains. Il arrive que le père, remarquant cette fausse évolution, tente d'y remédier en proposant une éducation plus sévère. Que se passe-t-il alors ? L'enfant renforce son contact avec la mère et exclut le père, ne voulant plus le connaître. Il est donc nécessaire que père et mère se mettent d'accord sur un plan d'éducation qui rapproche l'enfant du père. Il est relativement facile pour ce dernier de gagner l'enfant, mais il faut savoir que de ce fait tous les problèmes ne sont pas résolus. Il est nécessaire, que l'enfant approche d'autres êtres humains.

L'enfant anxieux appartient à ce même groupe de sujets gâtés, l'anxiété n'étant rien d'autre qu'un appel au secours. À chaque pas, nous retrouvons ce besoin d'aide chez ces enfants. Ce besoin a tellement pénétré la personnalité de l'enfant dans tout son comportement physique qu'il ne peut rester debout et s'appuie constamment contre quelque chose (un mur, un meuble). Si la mère est présente, il s'appuie contre la mère, hurlant lorsqu'elle le quitte. À la longue, cela devient une lourde charge pour elle. Ainsi se venge cette erreur éducative sur la personne même de celle qui l'a commise. L'enfant a acquis des formes vitales inhabituelles et rien ne sert de lui faire des remontrances, pas plus que de le gronder dans le cas où l'enfant, devenant turbulent, ne s'endort pas, gêne le repos nocturne, dans l'unique but de se lier à la mère. Pendant le sommeil le sentiment d'isolement peut être si fort que les enfants commencent à crier la nuit, représentant ainsi une des formes de « l'enfant nerveux ». On a alors recours au médecin. Des mécanismes semblables jouent chez les énurétiques. C'est comme si l'enfant s'exprimait par des possibilités somatiques et voulait dire : « Il ne faut pas me laisser seul, il faut me surveiller, me couvrir ». Chez ces enfants les punitions restent sans résultat. Les sévices qu'on leur fait subir bien souvent n'aboutissent à rien. On trouve parfois dans l'entourage de ces enfants des adultes qui, oubliant toute notion de civilisation, les martyrisent de façon atroce. Mais il faudrait s'y prendre de manière toute différente et plus humaine. On ne change pas la personnalité de l'enfant en le punissant. Nous devons comprendre que le sentiment d'insécurité est si fort chez lui que, même la nuit, il fait appel à sa mère. Il en est de même des enfants qui présentent des difficultés au moment du coucher. Il faut ranger leur couverture, laisser la lampe allumée et ne pas fermer la porte. Ces enfants, bien entendu, sont mal préparés pour l'école et il ne faut pas nous étonner s'ils s'y défendent mal. Lorsque, avec beaucoup de peine, on y amène ces enfants et que, tremblants, hurlant, pleurant, ils y rencontrent un maître aimable, beaucoup plus aimable qu'ils ne l'auraient pensé, que ce maître prend la peine de s'occuper d'eux, alors tout peut encore s'arranger ; sinon le cas s'aggrave. Ce type d'élève arrive en retard, ne réussit pas ses devoirs, perd ses livres, ses objets scolaires et se montre tout à fait indifférent. En l'examinant on constate qu'il ne peut se concentrer. Sa mémoire semble affectée, mais en

réalité elle est fixée sur d'autres préoccupations, sa faculté de concentration attirée par d'autres points. Il ne se voit pas en bon rapport avec ses camarades, ne trouvant le contact avec autrui qu'à condition d'être accueilli avec beaucoup de chaleur.

On peut rencontrer des cas où l'enfant, auparavant affectueux, se transforme en un être tout à fait différent. Il faut savoir que les désirs de ces enfants gâtés augmentent progressivement. Les demandes qu'ils adressent à leur mère deviennent finalement irréalisables et pourtant ils exigent qu'elles soient réalisées. Tôt ou tard arrive le moment où ils commencent à tyranniser leur mère, criant et trépignant. Mais en réalité le prélude à pareil comportement remonte bien plus loin. Bien souvent, la mère nous dit : « Cet enfant était très affectueux, comment a-t-il pu changer à ce point ? » A-t-il vraiment change de personnalité ? Pas du tout. Si on lui faisait ses quatre volontés, il se montrerait affectueux. Mais à présent ce n'est plus possible. Ces enfants ont besoin, à l'école, d'un temps de ménagement pendant lequel ils peuvent se développer et apprendre à tenir le pas avec les autres élèves. Or, actuellement, on ne se préoccupe pas assez de ces notions.

Je suis convaincu que tous ceux qui examinent ces problèmes suivant notre point de vue adopteront notre conclusion : il faut éduquer les enfants lentement, avec patience, ne jamais perdre de vue le point sensible de ces enfants et essayer de les rendre indépendants. Ces enfants se montrent désordonnés, exigeant ainsi que quelqu'un range leurs affaires. Et lorsqu'on me parle d'un enfant menteur, j'imagine dans son entourage une personnalité dominatrice à laquelle il tente d'échapper par le mensonge. Le mensonge traduit le mécanisme de fuite.

Il faut encore mentionner un autre groupe d'enfants, ceux qui naissent avec des organes en état d'infériorité physique. Ils doivent affronter les mêmes difficultés que les autres enfants, normaux eux. Tous les devoirs leur paraissent pesants. Certains ne voient ou n'entendent pas bien et toutes leurs facultés psychiques sont affectées par ces infériorités. D'autres présentent des troubles digestifs, des coliques, ils souffrent jour et nuit et leur sommeil est trouble ; leur développement et leur alimentation s'avèrent difficiles. Parfois leur appareil respiratoire est fragile et ils présentent constamment un sentiment de faiblesse. Ce sentiment prend parfois des proportions extraordinaires. Ils ont, bien entendu, une tendance à surmonter ce sentiment de faiblesse. Nous trouvons souvent des peintres qui présentent une infériorité de l'appareil visuel, des musiciens dont l'ouïe est affectée et cela depuis leur naissance. Beethoven, Bruckner sont les plus illustres exemples qui confirment cette hypothèse. Mais ils ont surmonté leurs difficultés, sans perdre courage, et ont constamment tenté de triompher de leur infériorité. Dans cette lutte avec les difficultés, ils ont puisé de nouvelles forces. Parmi les peintres de grande valeur on trouve des daltoniens partiels ou complets. En observant leur peinture on voit à quel point ils étaient sensibles aux nuances, tout cela parce qu'ils n'ont pas perdu courage et qu'ils ont persisté dans leur entraînement.

Les infériorités de certains enfants peuvent s'avérer comme étant utiles, à condition qu'on ne sache pas le courage du sujet. Mais lorsque nous sapons son courage, le sort le plus cruel peut le frapper. Et cela est vrai non seulement

pour l'enfant, mais aussi pour l'adulte, voire pour des groupes et peuples entiers.

Nous demandons aux éducateurs et aux parents qu'ils dirigent les tendances de l'enfant dans le sens d'une activité socialement utile, et qu'ils ne découragent pas l'enfant. Ces deux exigences nous semblent primordiales.

Notre monde n'est vivable que pour des sujets courageux, confiants en eux-mêmes. N'y trouvera sa part que celui qui se sent lié aux autres sans craindre les difficultés qu'il doit affronter pour les surmonter, si complexes qu'elles puissent se présenter. De ces rapports entre l'homme et l'univers, son semblable et son partenaire sexuel, à l'âge adulte, se déduisent des règles de vie, valables pour notre activité, pour l'organisation de notre existence et pour notre développement. Il nous faut reconnaître les principes qui tiennent compte de ces connexions, principes capables de faire d'un être humain un véritable habitant de ce monde, un homme sociable au sein d'une collectivité, lui permettant ainsi une sage compréhension de ses problèmes vitaux en vue de leur solution.

Fin de l'article.